

Mais où sont passés les slows d'antan?

Nostalgie À l'occasion du retour des soirées Jackfil, requiem pour une danse tendre, simplissime mais oubliée.



Le slow, si tendre, si embarrassant, de naguère paraît aujourd'hui mort et enterré. Mais certains rêvent d'une résurrection. Le corps-à-corps langoureux retoupinera-t-il sur les pistes de danse? On prend les paris.

Image: CLAUDINE DOURY / AGENCE VU

À lire également: [Soyons fous, sauvons le slow](#)

On aurait adoré attaquer cet article en vous gazouillant le grand retour du slow. Ben non. Raté. Il semble bien que ce bon vieux corps-à-corps langoureux ait du plomb dans l'aile. On n'en enregistre plus, ou si peu. On ne le danse plus. On s'en moque à l'occasion. Et même si les soirs de liesse, quelque irréductibles s'autorisent encore une étreinte chaloupée quand la sono susurre «Many Rivers to Cross» (Jimmy Cliff, millésime 1969), même si la vénérable disco mobile Jackfil rebranche ses platines la semaine prochaine (lire ci-contre), la génération montante, elle, ne gambille guère sur ce genre de chose. Le slow, c'est devenu pipeau. «Franchement, je n'en passe pas ou très peu; on ne m'en demande plus, même pour les mariages», raconte le DJ et animateur de soirées Sylvain Basson. «L'individualisme règne et les modes de séduction ont changé. Le romantisme a déserté la danse. Sur la piste, les gens se regardent, mais sans se tenir la main.»

Les slows d'Estèbe
Estèbe

- 1 The Great Pretender
The Platters 2:40
- 2 Many Rivers To Cross - From "Harder They Come" Soundtrack
Jimmy Cliff 3:00
- 3 Memory Motel - Remastered
The Rolling Stones 7:07
- 4 Don't Let Me Down - Remastered 2009
The Beatles 3:38
- 5 I've Been Loving You Too Long
Otis Redding 3:01
- 6 Daydream
Wallace Collection 4:55

Mais quel dommage! Que de premiers émois, que de couples unis, de timidités

Par Jérôme Estèbe@JeromeEstebe



Philippe Cateau et Hervé Borsier, fers de lance de Jackfil, mémorable disco mobile des années 70 à 90, se préparent à rallumer le feu! (Image: LAURENT GUIRAUD)

Les soirées Jackfil sont de retour!

Ils ont vécu l'âge d'or du slow. C'était une autre époque. Nostalgiques, deux joyeux grands-pères (oui, oui) ont décidé de relancer cette danse lente où les couples s'enlacent sous une lumière tamisée. Nous vous l'annonçons dans notre édition du 14 mars: Jackfil, disco mobile à succès des années 70 à 90, fêtera son grand retour le 30 mars, au pavillon Sicli des Acacias. Qui dit Jackfil... dit slow. Et morceaux cultes comme «Honesty» (Billy Joel), «Angie» (The Rolling Stones) ou «Hotel California» (The Eagles). «Le slow, c'était notre marque de fabrique, note Philippe Cateau. On se rencontrait à travers ces forts moments d'intensité émotionnelle. Aujourd'hui, les jeunes s'abordent via internet.»

À chacun sa recette. «Tout le monde connaissait «Only you» des Platters, ajoute Hervé Borsier. Une mélodie qui parle encore à toute une génération.» La renaissance de Jackfil promet de réveiller les souvenirs des premiers émois amoureux. Or le slow, ce n'est pas que la drague, tempère Philippe Cateau: «On peut danser avec sa mère, sa fille, sa compagne ou une amie. Une tranche sociale comme on n'en fait plus.»

Pour beaucoup le slow reste cependant une forme d'approche «caliente». Il n'y a qu'à se remémorer l'hilarant sketch de Guy Bedos et Sophie Daumier. Et cette

vaincues et de tendres vertiges occasionna cette danse-là. La série de slows, les garçons l'attendaient dans la pénombre. Ils avaient repéré, depuis des heures parfois, leur éventuelle cavalière. Dès la suave intro, ils filaient l'inviter. Gorge nouée et jambes flageolantes. Le râteau guettait. Dans le cas contraire s'ouvrait alors un moment – sept minutes et cinq secondes, tout de même, pour le «Hey Jude» des Beatles, cela peut être bref ou interminable – de sensuelle promiscuité. On toupinait. On se palpait. On se humait. Et ce n'était pas toujours facile. «Les corps se rapprochaient sans nécessairement savoir que faire de ce rapprochement», analyse le sociologue français Christophe Apprill, spécialiste des danses de couple. «Le slow est un préliminaire plein d'incertitude et d'inquiétude. Il faut affronter la gêne, les sens en éveil, le désir, la vulnérabilité, la maladresse, les émotions. On ne maîtrise plus grand-chose. Cette troublante plongée dans l'inconnu condense le bouleversement de l'adolescence.»

Danse rebelle

Ce flou voluptueux mais flippant pourrait être la cause de la disgrâce. «Dans un monde baigné de libéralisme, il faut être efficient, rentable, productif», continue Christophe Apprill. «Le doute et l'expérimentation ne sont plus valorisés. Les applications numériques gommant ainsi passablement l'incertitude dans les préalables au rapport amoureux. On sait où l'on va. Le slow n'a plus sa place dans notre utilitarisme triomphant.» En 2019, s'enlacer sur le «Angie» des Rolling Stones pourrait donc être un acte subversif. Chérie, soyons séditieux, dansons!

Il faut aussi convoquer à la barre la simplicité technique, voire la radicale indigence chorégraphique du slow. «Cela ne s'apprend pas. On fait la cloche sur la piste, sans bouger d'un centimètre, voilà tout», s'amuse Julien Grisel, grand manitou de Zou, l'école de danse genevoise. «Il n'y a pas de variation, de figures, de déplacement. Rien à voir avec son ancêtre, le fox-trot. Aujourd'hui, les jeunes ne dansent globalement plus. Quant aux danseurs expérimentés, ils pratiquent des choses plus élaborées.» Bref, les manches à balai et autres handicapés du tempo n'ont plus qu'à se morfondre au bar...

Léa et Zébra: les fans

Alors, RIP, le slow? Pas sûr. Car si on ne le pratique plus guère, il fait encore rêver. Et garde quelques adeptes ardents, pas forcément dans les amicales de crinières grises. «J'en suis un fervent militant!» s'enflamme le Genevois d'adoption DJ Zebra, illustre spécialiste des bootlegs (collage de différents morceaux) puissants et culottés. «J'en glisse toujours un dans mes sets. Ça devrait figurer sur les contrats! Impossible de ne pas fondre quand t'entends l'intro de «True» de Spandau Bellet. Il y a toujours comme un rôle dans la salle. Un slow, ça doit provoquer une secousse au bas des reins. Les DJ n'en passent plus, mais le public adore, j'en suis persuadé.»

Même son de douce cloche chez Léa Pohlhammer, comédienne, DJ et cofondatrice du Wunderbar, club réservé aux plus de 35 ans. «Il nous est arrivé d'organiser des soirées 100% slow, avec juste trois morceaux de disco de temps en temps. Ça marchait du feu de dieu! Même les gens qui ne dansent pas chantent les paroles; ils n'exultent pas avec le corps mais avec la voix. Ado, tu tremblais en invitant quelqu'un à danser. Adulte, tu ne te gênes plus. Le public est preneur, j'en suis sûre. Il faut juste oser.» Osons, oui, et dansons joue contre joue... (TDG)

Créé: 23.03.2019, 10h50

Votre avis

Avez-vous apprécié cet article?

Oui

Non

réplique de la cavalière: «Qu'est-ce qu'il est collant ce type. Dire que j'ai accepté ce slow avec lui juste pour pas faire tapisserie avec les copines...» Et nous reviennent aussitôt toutes ces tendres images de filles qui attendent, et de garçons qui n'osent pas prendre les devants... Chacun a le cœur teinté d'un slow amoureux. «Les yeux qui s'abandonnent et plus un fil d'air qui passe...» se rappelle Hervé Borsier. Créé en 1973 pour les jeunes de moins de 18 ans, Jackfil ambitionnait de leur offrir un lieu de musique et de danse (sans alcool) dans différentes salles de Genève, comme celles du Faubourg, du Môle, des Eaux-Vives ou encore du temple de Chêne-Thônex. Rock, pop, disco et new wave: plus de 500 jeunes venaient s'éclater chaque soirée sur les rythmes de leurs groupes préférés avec la meilleure sono de l'époque, dont les fameuses BOSE 901.

Les jeunes d'alors sont devenus grands, mais ils se réjouissent de s'égosiller à nouveau sur leurs tubes préférés et de s'enlacer sur «I'm not in love» de Ten CC. Le bouche-à-oreille opère à merveille. «Nous avons déjà enregistré 200 pré-inscriptions», apprécie Philippe Cateau. Des juniors d'aujourd'hui ont, eux aussi, déjà pris leurs billets. «Flirter le temps d'un slow, ça promet», rigolent deux tourtereaux qui n'ont jamais expérimenté ce rythme-là. Or, les soirées Jackfil ne démarraient jamais par une danse langoureuse. Samedi prochain, DJ Borsier pourrait très bien lancer les feux avec «Last night a DJ saved my life». Chaud devant...

Laurence Bézaguet

Dès 20 heures, le 30 mars, au pavillon Sicli, 45 route des Acacias. Les billets d'entrée peuvent être achetés le soir même ou sur www.jackfil.ch